

MORISSET, LUCIE K. *Des régimes d'authenticité. Essai sur la mémoire patrimoniale.* Montréal, Presses de l'Université du Québec / Rennes, Presses de l'Université de Rennes, 2009, 131 p. ISBN 978-2-7605-2354-8

Bertrand Bergeron

Volume 10, 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1013570ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1013570ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (imprimé)

1916-7350 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bergeron, B. (2012). Compte rendu de [MORISSET, LUCIE K. *Des régimes d'authenticité. Essai sur la mémoire patrimoniale.* Montréal, Presses de l'Université du Québec / Rennes, Presses de l'Université de Rennes, 2009, 131 p. ISBN 978-2-7605-2354-8]. *Rabaska*, 10, 269–271.
<https://doi.org/10.7202/1013570ar>

MORISSET, LUCIE K. *Des régimes d'authenticité. Essai sur la mémoire patrimoniale*. Montréal, Presses de l'Université du Québec / Rennes, Presses de l'Université de Rennes, 2009, 131 p. ISBN 978-2-7605-2354-8.

Des régimes d'authenticité est un ouvrage savant qui trouvera audience dans les cénacles de spécialistes qui pensent le patrimoine. Son style dense, qui confine parfois à l'austérité, se montre rebelle à toute volonté de vulgariser son sujet. L'auteur connaît le public auquel elle s'adresse et s'emploie à ne pas le décevoir. Ce qui découragera les uns stimulera les autres. Ce constat n'est en aucune manière invalidant. Tout au contraire, le « diligent lecteur » auquel s'adressait à une autre époque Montaigne, y trouvera une source inépuisable de satisfactions intellectuelles. Pour ceux qui répugnent à l'abstraction, s'abstenir ou se laisser apprivoiser.

En écrivant ce compte rendu, j'en suis toujours à me demander s'il n'eût pas mieux valu que cet essai fût commenté par un historien de l'art, un muséologue ou un spécialiste du patrimoine que par un ethnologue. Cet aveu n'est pas un reproche à l'endroit de l'auteur, mais la reconnaissance qu'il nous arrive parfois de ne pas être à la hauteur de l'œuvre qu'on aborde. « Nous ne respirons pas à la même hauteur », aurait pensé Montherlant. Sans doute. Je suis, cependant, conforté dans cette opinion par la remarque que j'aurais qualifiée d'ingénue n'eût été la compétence du préfacier qui écrivait : « Sollicité pour l'éditer, j'ai tout de suite saisi qu'il ne pouvait trouver son public ailleurs qu'en France... » (p. 8). « [A]illeurs qu'en France », cet essai mérite qu'on s'y arrête et qu'on lui accorde tout le temps qu'il faut pour que sa parole germe en nous en cette période où les notions de patrimoine matériel et immatériel, voire de patrimoine vivant, mobilisent penseurs et acteurs de ces phénomènes identitaires féconds.

Le titre même de l'essai questionne. Qu'est-ce qu'un régime d'authenticité ? Formule calquée sur celle de l'historien François Hartog qui parle de « régimes d'historicité » (p. 25), les régimes d'authenticité interrogent « la qualification, reçue par un objet patrimonial, d'être "vrai" par rapport à une source (une origine, par exemple) » (p. 25). Ils résultent d'« un équilibre donné entre ces trois rapports : le rapport qu'une société entretient avec le Temps, le rapport qu'elle entretient avec l'Espace (ou sa façon d'objectiver l'Espace) et le rapport qu'elle entretient avec l'Autre (ou sa façon de l'identifier et de se situer par rapport à lui) » (p. 26). Un schéma élaboré (p. 27) décrit en la visualisant cette notion cardinale. S'ajoute la notion tout aussi capitale de « basculement » susceptible d'assurer la translation des trois rapports mentionnés plus haut dans un autre régime avec cette particularité : « quelque chose bascule dans quelque chose d'autre, de sorte qu'une partie de l'état premier reste, temporairement du moins, incluse dans une partie de l'état

second » (p. 25). L'auteur illustre ce concept « de basculement des régimes d'authenticité [...] par le passage, entre 1922 et 1937, d'une conception du patrimoine comme "monument" à une conception du patrimoine comme "relique" » (p. 27).

Cet exemple montre le haut degré de sophistication de la démarche. Pour mener à bien son étude, Lucie K. Morisset « aborde donc le patrimoine sous deux angles. Un premier, heuristique, propose en quelque sorte une armature, l'ébauche sommaire d'un cadre théorique structuré par un concept (vue de l'esprit), celui de "régimes d'authenticité". Cet angle est celui d'une herméneutique du patrimoine [...]. [L]e second angle adopté dans cet essai s'ouvre sur une perspective historico-interprétative, à travers laquelle l'exploration des régimes d'authenticité jette un nouveau jour sur l'œuvre et l'époque de la première Commission des monuments historiques, ainsi que sur son legs, au Québec, le corpus du patrimoine québécois et la conception québécoise du patrimoine » (p. 12-13). La division de l'essai rend parfaitement compte de cette double préoccupation. Une première partie explore de manière théorique la thématique retenue, la seconde – plus élaborée – décrit la naissance, le rôle, le mandat, le fonctionnement et les réalisations de la Commission des monuments historiques créée en vertu de la *Loi relative à la conservation des monuments et des objets d'art ayant un intérêt historique et artistique* (1922). Si l'on en croit la petite histoire, cette loi a été votée en réaction à la vente de la bibliothèque de Papineau à des Américains (p. 127).

Cette partie documente les préoccupations et les tâtonnements de la Commission naissante et de l'évolution de sa conception des monuments en conformité avec la triade évoquée par l'auteur : le Temps, l'Espace et l'Autre. De nombreuses photographies viennent appuyer sa réflexion. Elles donnent à voir à la fois les principaux acteurs engagés dans la conservation et la valorisation du patrimoine et les monuments ayant retenu leur attention et leur intervention. Deux exemples m'ont particulièrement interpellé, car ils administrent la preuve du caractère ambigu de la patrimonialisation. À Yamachiche, un poteau historique planté devant un terrain vague rappelle qu'à cet endroit s'élevait naguère la maison natale d'Antoine Gérin-Lajoie, auteur de *Jean Rivard* (p. 70). De quel souvenir la devise de la province de Québec qui orne la plaque commémorative veut-elle que le passant se rappelle ? Le poteau signale une disparition, une absence, un trou de mémoire dans lequel s'est engouffrée la conscience collective. *La Grande Séduction* de Jean-François Pouliot (p. 30) présente une scène fameuse : pour masquer l'aspect hideux d'une maison qui menace ruine, le maire place une affiche qui la promeut d'office au rang de site patrimonial. Cette métamorphose est rendue possible par une habile escroquerie d'étiquette qui prévient toute contestation sous le couvert de l'autorité de la chose nommée. Ce nouveau

patrimoine surgit comme par magie grâce à l'apposition d'un panneau signalétique est-il « vrai par rapport à [sa] source », pour reprendre la définition des régimes d'authenticité proposée par l'auteur ? Cet exemple à lui seul, bien que ressortissant à la fiction, démontre l'utilité de ce concept.

En terminant, le béotien que je suis n'a pu repérer, malgré sa bonne volonté, cette « première psychanalyse » que « cet essai aspire à proposer » (p. 13). À moins, bien sûr qu'elle soit tout aussi latente que certains rêves dont le contenu manifeste déroute. Ni Freud ni Jung, encore moins Lacan, n'ont répondu à la convocation. Foucault, toutefois, inspire le discours de son invisible présence tutélaire. En somme, cette étude se présente comme ces monts en pente raide qui découragent le promeneur du dimanche, mais exaltent le marcheur athlétique qui voit son effort récompensé par le panorama qu'il découvre au sommet. À lire, certes, mais à relire surtout.

BERTRAND BERGERON
Saint-Bruno en Lac-Saint-Jean

OLIVIER, RÉJEAN. *Le Temps des fêtes dans Lanaudière*. L'Assomption (Québec), Éditions Point du jour et Réjean Olivier, 2011, 258 p. ISBN 978-2-923650-10-4.

S'il fallait ne retenir qu'une phrase pour résumer le beau livre de Réjean Olivier, on la trouverait sous la plume de Camille Bonin : « Oh ! Comme je vous retrouve, clairs et vivants dans mon souvenir, lieux bénis et aimés de mon enfance... » (« Une leçon du passé », p. 147).

Le Temps des fêtes dans Lanaudière est une anthologie de pure nostalgie. Les nostalgiques étant des romantiques, on ne doute pas que l'auteur soit un romantique. Un « noéliste » corrigerait aussitôt Yolande Gingras (« Réjean Olivier, noéliste » p. 231), qui, tout au long de sa vie, a accumulé de nombreuses œuvres d'art et plus de 500 livres consacrés à ce thème, sans compter les 6 000 cartes de Noël s'échelonnant de 1945 à nos jours, toutes bien rangées dans des boîtes à chaussures renforcées et classées par thèmes : 90 en tout liés au sapin, au village, à la nativité, au paysage d'hiver, *etc.*, bref une riche collection pouvant servir à l'étude de la représentation populaire de cette fête centrale de notre culture traditionnelle.

Voulant se faire plaisir, Réjean Olivier, qui n'est pas avare de son bonheur, a voulu partager sa passion avec sa famille et ses concitoyens. Pour réaliser son rêve, il s'est fait tour à tour orpailleur et orfèvre. Orpailleur dans sa quête de documents s'inspirant de cette période festive tant au plan de l'écriture que des arts visuels. Sont donc « réunis 60 textes de 36 auteurs dont 16 anciens et 20 contemporains ; ils sont accompagnés de différents sujets se rapportant